

TIMIDITE

Lorsque je m'approche d'une personne sympathique les gestes maladroits viennent tout de suite. Je ne suis pas parfait et cependant m'accorde du répit. Pas trop car alors je m'immobilise et l'angoisse prend le dessus. Ma part végétale s'affirme alors je m'abrutis. D'abord lentement puis complètement. Je suis figé au départ par mon cœur qui s'emballe. Ce n'est pas seulement de la peur mais aussi de l'émotion. Quelques instants pour me ressaisir sinon je lâche tout. C'est arrivé tant de fois. De la patience à me relever encore, vivre ma vie éveillé car je sais qu'elle ne durera pas éternellement.

J'ai un rôle à jouer. Ne pas faire semblant. Cela se voit rapidement. Le naturel tarde à venir. La spontanéité manque à ma personne.

Je veux être sincère mais je ne découvre que des faiblesses sans un travail quotidien. C'est ajuster mes pensées. Sinon elles s'endorment et toutes mes blessures se rassemblent. Mes pensées d'abord puis mon corps va suivre, me dis-je. Je serai plus à l'aise certainement. Les mots trop vite arrivés déjà trahissent mon désespoir.

J'écris pour affronter mes peurs, les renvoyer à leur misère, la mort avant qu'elle ne m'accable toujours.

L'évidence de partir un jour trop tôt, vaincu par de lourdes pensées m'obsède. Je continue donc à me relever alors obligé à ne pas me taire tout à fait. Le cas contraire me désespère plus, pour me tuer trop vite, avec l'impression d'être inanimé d'une force obscure. Je me force obstinément. Le passage est laborieux avant de profiter du temps. Cela se voit sans doute. Plus longtemps encore l'attente sera désastreuse.

J'ai trop de souffrance à mon esprit en suspend. Elle ne s'effacera pas. Je fais avec. Elle arrive, je la vois, je la contre, je me lance des défis.

J'ai envie de m'incliner vers l'opportunité de forcer l'improbable.

Ainsi me suis-je égaré bien des fois seul.

J'ai suivi tes pas dans toute la ville. Tu ne t'en es même pas aperçu. C'est vrai, je suis assez discret. Je t'ai seulement observé. Si tu t'étais retourné la gêne m'aurait envahi. Je me serais trompé de personne.

J'aurais voulu te rencontrer, te raconter un peu de ma vie. Je ne t'ai pas abordé. Je suis déjà parti tout troublé de cet élan.

Après je ne maîtrise plus. L'imagination débordante me serre le ventre et je suis confus. Sans doute aurions nous eu tant de mots à nous dire. Mais mes paroles s'affolent déjà.

Hier aussi. J'étais si jeune en ce temps là. Je ne te connaissais pas. Seule l'émotion d'un cœur avait parlé. J'étais encore rempli de mes lacunes, me laissait dire tout bas mon esprit, au premier éveil de mes pensées rebelles. Je me perdais au milieu de tout le monde avec mon rêve au bout.

J'ai mis du temps à sortir de ma timidité, accepter l'évidence. Mais cela ne m'est pas venu naturellement. L'esprit se contracte avant de me rassurer. Tu n'es pas le seul à être ainsi. Au début tu te questionnes, ensuite des réponses viennent. Elles sont si lentes parfois comme une torture, une injustice.

Les erreurs d'interprétation se répètent jusqu'à trouver une réponse. Les phrases viennent à ce moment là alors que je croyais tout perdre. L'angoisse est toujours présente à ma pensée incertaine au départ. J'ai du lutter seul des années encore jusqu'à attendre un léger mieux. Je ne voulais certainement pas être seulement le petit garçon bien sage, qu'on rassure de grandes phrases, ni le réservé aux idées éparses. Cependant aucun son ne sortait de ma bouche.

Je m'échappais de longues promenades vers une tranquillité, un apaisement de mes pensées. Alors j'affichais ma pleine sérénité. Je m'affirmais entier. Indestructible au brouillard d'en face. Je l'attribuais à mon jeune âge, avant d'en convenir de sa présence permanente après. J'arrivais à réfléchir, évitais un vent de panique. D'un vif recul à tout mon entourage, je me réfugiais facilement au discours intérieur. Il préparait ma concentration, me détachait de

mon ennui trop évident encore, avant de m'apercevoir de son utilité aussi. Il a amené ma pensée à se développer.

Je découpais mes journées à mon avantage. Mes jeunes années s'écoulaient trop lentement cependant, avec la déception de frustrations sur mes épaules.

Mon corps ne grandissait pas assez, pour s'arrêter dans son mouvement finalement. J'ai composé avec. Ainsi j'ai accepté ma vie. J'ai allongé mon enfance, me suis enfoncé dans l'adolescence jusqu'à connaître ma destination. C'était celle d'aller vers les autres, d'un intéressement autre que moi.

J'avais commencé déjà un peu puis eu la certitude d'être dans le bon axe. Des signes évidents venaient. Alors je me suis sentis de mieux en mieux. J'ai trouvé l'énergie à continuer. Mais elle variait d'une saison à l'autre.

Aux beaux jours je pensais beaucoup moins mal, comme si la clarté du mois de mai résonnait à l'intérieur de mon être pour me dire «ne t'inquiète pas, tu as tout le temps d'apprendre, va courir avec ceux de ton âge». Alors j'y allais, le cœur incertain de comprendre les visages d'en face, les expressions de replis à certains regards moqueurs.

Le monde a été contre mes yeux d'enfant. Je devinais sans réagir vraiment, avec la hâte de dépasser mon âge, où je ne reverrai plus ces replis d'enfant, ces croches pieds à chaque pas lancé de mon corps étroit.

Après mes obligations militaires je me suis interrogé. J'ai traversé une crise de l'existence. Deux ans sont passés dans un hôpital de jour à réapprendre les gestes quotidiens, les horaires, les relations humaines que j'avais perdues de désespérer. Le cœur avait lâché de trop aimer la vie et les centres d'intérêts sont partis vers de l'anxiété. J'accomplissais des tâches simples, manuelles, artisanales (maroquinerie, mise sous enveloppe, conditionnement) auprès de personnes comme moi, désespérés de la vie d'avoir trop cru souvent. Quelque fois revenir vers les gestes primaires soulagent l'esprit. J'ai accepté de me plier naturellement à ces fonctions. C'est ainsi que je me suis tourné vers l'évolution de mes

pensées plutôt qu'aller à la dérive. Réapprendre à lire, écrire, aller vers les autres en somme d'une concentration recherchée. J'en avais grand besoin après avoir végété sous l'emprise de médicaments, sans parvenir à un emploi si ce n'est une tête à mourir et détourner tout employeur inimaginable. Et toujours en être au début d'une inactivité, le chômage, les remarques, l'investissement intérieur casser sous le poids de la pression. Et recommencer jusqu'à être un jour sur la bonne voie.

L'effort devait venir de moi à m'ouvrir. D'une écriture passable, peu lisible je m'accoutumais jusqu'à présent. J'étais mal, mais je n'osais pas me l'avouer à vrai dire encore préoccupé de mon personnage délirant. J'arrangeais mon rôle à paraître grand. Cependant déjà je baissais la tête en repli intérieur. J'oubliais souvent mes scènes d'avant. C'est dire le peu d'importance qu'elles avaient. Je revivais l'inachevé et ce fut le début du désastre.

Cela dura des années à rêver, composer les mots d'un être en colère. Je souffrais terriblement. Quelques personnes sans importances venaient à mes nuits de plus en plus longues.

Quand j'ai compris tout l'ennui accumulé j'ai réagi. Mais il en a fallu du temps. D'un second rôle je me satisfaisais trop largement. Ce passage était sans doute nécessaire car j'étais si seul dans mes pensées.

Le temps m'emporta à me démarquer des autres, vers un replis.

Je restais sur un banc assis assez longtemps pour sentir le vent frais sur ma peau et admettre que je ne rêvais pas. Les moments que je vivais m'appartenaient entièrement. Je devais ainsi savoir où j'allais, même si cela demandait du temps à y parvenir.

A travers la France, l'Italie, l'Espagne je me suis rendu. Où est la liberté? Je l'ai tellement confondue au bonheur, à ces larmes perdues, à cette jeunesse en partance, à ce froid dans le dos à frémir tout seul. Sous cet angle je me trompais. J'ai mis du temps avant de réagir, d'accepter l'évidence. Plus d'une fois, j'ai mal dormi, je me suis éteint de mes éclats, de cette allure si triste à ne pas me reconnaître. Puis un signe est venu. Je ne sais pas pourquoi

ou sans doute à force de réfléchir à cette pensée de ne plus comprendre.

Telle une libération, j'ai entendu les cris du cœur. Elle s'est fondue près de moi. Je l'ai prise tout de suite, comme un ange venu du ciel. Sans amour les livres n'avaient aucune âme, seule l'écriture apparaissait. J'ai entendu sa voix, puis celle de l'intérieur. Tout a pris un autre sens. C'est plus de partage, une vision élargie à l'ombre du monde. Ce n'est pas pour autant aller vers n'importe quoi, mais vers la construction d'une solidarité évidente.

Certains sont toujours perdus dans leur quête à vivre mieux. J'étais heureux d'avoir franchi ce pas. Je relis des livres qui autrefois m'échappaient. J'étais perdu dans les phrases. C'était comme si j'étais en-dehors du sujet. Les mots inscrits s'en allaient à mes pensées bien ivres. Elles étaient prises dans des courants. J'avais d'autres étapes à parcourir, leçons de vie à avancer mieux après demain. J'avais des chaînes à me ôter en chemin.